1

Ils nous pourchassaient depuis le matin quand le ciel est devenu noir. La pluie s'est déversée sur la forêt, une averse brusque, battante, qui a transformé la terre en boue. Nos pieds s'enlisaient, alors on s'est arrêtés de courir pour s'abriter sous un grand chêne. Il aurait fallu se camoufler, ne plus bouger, mais c'était plus fort que nous : le cœur affolé, on s'est dévorés des yeux et on s'est embrassés. Joues humides, cheveux trempés, rien n'aurait arrêté nos baisers.

On a passé tant d'heures à refaire le monde, tous les deux. Toi et moi seuls dans les bois à se cacher des forces de l'ordre. C'était excitant, si troublant. Avant que notre fuite se termine brutalement. Depuis, je ne peux plus avancer. Je refuse ce qui s'est passé.

Sans toi, le monde est devenu hostile. Je ne discerne plus rien. Je ne comprends plus rien. Vaisseaux argentés sans capitaine, bunkers vitrés sans horizon, les datas centers colonisent les rares terres encore sauvages de la planète. Voilà ce que je vois. Le bourdonnement qui emplit les réseaux

sociaux assourdit les voix les plus douces et singulières. Voilà ce que j'entends. J'ai cru que nous pourrions vivre ensemble la révolution, et c'est une autre déflagration qui a tout bouleversé. Depuis, les échos de la vie retentissent au loin dans mon cerveau. Je me sens à bout.

J'ai eu ma dose de réalité augmentée.

Je sature des dystopies.

Je rêve d'ailleurs.

Un asile sans guerriers fous.

Une oasis de paix sans logo, bimbo, sans clash ni cash.

Tu me reprochais d'être trop secret. De ne rien livrer de ma vie. Que le mystère, c'était bien, mais pas trop. T'aurais voulu savoir quoi ? Ma naissance, ma famille, comment je suis devenu un fugitif ? Tu crois vraiment qu'on peut tout dire de soi en quelques mots ?

Salut, c'est moi, je suis né trois ans après mon frère, une heure avant midi, pile pour la gueule de bois de mon père. Les torgnoles, c'est mon frère qui se les prenait. Ma mère s'est toujours écrasée. J'ai tout observé, rien dit, rien subi de physique, mais mon cerveau s'est tordu, il capte pas bien les mots doux. Je vis en alerte rouge tous les jours. Geek hyper doué, j'ai vrillé pirate, d'abord malveillant, puis sauveur de la planète. T'as croisé ma route, et tout a déraillé.

Tes lèvres se mordillaient quand tu parlais de ton père. Tu culpabilisais de l'avoir abandonné. Tu ne pensais plus qu'à ça. Je devenais à cran, jaloux. « Ce n'est pas lui… »,

tu disais. « C'est un autre ? » je m'emportais. « C'est toi, idiot », tu répondais.

C'est moi ? C'est moi que tu aimes ou que tu quittes ?

Depuis que tout ça est arrivé, je ne dors plus. Je ne me reconnais plus. Je me force pour trouver les bons mots, ne pas écrire comme je parle, mais ça me coûte. J'essaie de me caler sur toi, sur ta façon à toi de parler, d'écrire, de raisonner. Si je t'avais confié mes pensées… tu aurais pris peur. Tu m'aurais vu comme un voyou, un gars qui ne sait pas s'exprimer. Je t'aurais fait honte. Je me suis toujours contenu avec toi pour ne pas te faire fuir, que tu ne voies pas l'espèce de bête qui vit en moi, qui mâche ses mots comme une racaille, qui sursaute comme un animal traqué, qui pense du mal des autres et n'a plus d'espoir. Sauf que ça n'a servi à rien ; tu as disparu quand même.

Je n'ai plus rien à perdre.

Alors je vais tout dire.

À ma façon. Avec mes mots et mon tempo. Et peut-être que…

2

OK, je vais raconter qui je suis sans filtre, sans détour, évidemment, les mots, c'est pas mon fort, j'ai d'autres choses à faire que de lire, tu crois savoir. Surfer, scroller, troller, porno et compagnie, c'est comme ça que tu me vois, c'est sûr. Tu veux savoir ce qui m'est arrivé, mais si je te le dis, ça va rouvrir la plaie.

La plaie, c'est une blessure, ce qui reste de la blessure, le corps marqué, frappé, ouvert, un trou béant ou une petite fente, en tout cas, ça se voit que t'as eu mal. On t'a frappé ou tu t'es coupé, écorché sur des ronces ou tombé par terre, on s'en fout comment. La plaie est là, et tu peux faire ta tête de premier de la classe ou de vaurien, c'est clair : t'es blessé. J'avance en bombant le torse, mais c'est forcé, pas naturel, c'est faux ce que je montre de moi et ce que je crois qu'on voit. Prise de tête, hein ?

Petit, les mots, j'ai pas appris à les dire comme il faut. Avec respect. Je sais pas vraiment les écrire, un sur deux, parfois, sans faute, sinon c'est au pif. Je les avale à moitié, ça donne du style, il paraît.

Mais tu connais rien au style, mec, fais pas genre, tu maîtrises pas.

Voilà ce que je me balance à moi-même. Crier, je sais. Beugler dans le métro pour faire sursauter mémé, faire résonner l'écho, c'est chaud, c'est trop puissant, putain ta mère ! Je me fous la honte. Ça me fout la rage d'être comme ça. Je gronde de colère.

Oh ! Tu grondes de quoi ? C'est quoi, ta façon de parler, là ? Je parle pas comme ça, moi. Gronde ta… ferme ton bec, ouais.

T'es une caricature. On est une caricature, tous les deux. Ce mot, ça va, tu le connais ? Je m'insulte, et alors ? C'est comme ça que je me parle, c'est comme ça que je me vois. Un mec déformé. La voix jamais à la bonne intensité. Étouffée ou braillée. Le corps lourd du mec lourd, grossier, cliché ambulant de la petite frappe qui sniffe du sucre, de la farine, des poussières de n'importe quoi par peur de finir en poudre, un sachet en poudre qu'on vendrait pour rien à l'épicerie du coin, vas-y pas cher, c'est le gros, là, ouais celui qui sniffe du talc, pas cher, j'te dis.

Moi, ce que je ressens, c'est… c'est vachement fort. Mais j'ai pas envie de l'écrire, là, comme ça, devant tout le monde. Parce que ça va finir sur les réseaux, c'est sûr, j'aurai l'air d'un con. Ou, pire, d'un coupable.

Toi, dès que t'ouvrais la bouche, c'était de la soie, voix précieuse et tout, pas de faux pas. Dans ton monde, ça n'existe pas, la vulgarité. Corps sain, langage parfait, rien qui déborde.